

Or, dans nos temps de démocratie, plus nous avancerons, plus le nombre de ceux qui participeront aux jouissances de l'art, jusqu'ici réservé, s'augmentera, et plus, par conséquent, les édifices destinés à les contenir prendront de vastes proportions.

Enfin c'est la seule où tout un peuple à la fois, et chacun dans la mesure de ses moyens et de son intelligence, puisse prendre une part régulière, personnelle, effective, déterminée, parallèle, efficace, et en même temps régie et coordonnée par des lois supérieures,—c'est-à-dire l'Art."

* *

BOCCACE.—Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Franz de Suppé.

La pièce représentée récemment aux Folies-Dramatiques n'appartient qu'à MM. Henri Chivot et Alfred Duru, dit Auguste Vitu dans le *Figaro*, que dans une certaine limite, qu'il eût été peut-être de bon goût d'indiquer.

Elle fut taillée, continue M. Vitu, par un arrangeur allemand, dans une comédie de MM. Bayard, de Leuven et Arthur de Beauplan, intitulée *Boccace ou le Décaméron*, représentée pour la première fois, au Vaudeville le 23 février 1853, MM. Henri Chivot et Alfred Duru se sont à leur tour chargés de traduire cet arrangement de l'allemand en français ; dans ces métamorphoses successives, l'étoffe primitive a subi le sort de ce manteau royal dont le *Figaro* racontait naguère la lamentable destinée, et qui finit par fournir une paire de culottes à un petit paysan. Ramenons toutefois les choses à leurs véritable proportion: la comédie de Bayard, toute charmante qu'elle fût, n'avait rien de royal ; de leur côté MM. Chivot et Duru ne sont pas entièrement responsables des dégâts exercés par la main lourde du traducteur étranger.

Le Boccace des Folies-Dramatiques pourrait s'appeler Faublas ; c'est un jeune libertin qui met ses contes en action, au grand scandale des bourgeois de Florence. Cependant, son cœur a parlé ; il s'éprend de la charmante Béatrice, pupille d'un simple marchand, nommé Pandolfo. Les amours de Boccace avec Béatrice, de son ami Lelio avec la duègne Peronnelle femme de Pandolfo, et d'Orlando prince de Palerme avec la belle Frisca, femme du tonnellier Tromboli, amènent la mise en scène de quelques vieux contes très connus, le Cuvier, l'Arbre enchanté et la Cornette.

Au moment où Boccace se déclare ouvertement et

demande la main de Béatrice. celle-ci est réclamée par son père, demeuré jusque-là inconnu, et qui n'est autre que le prince de Florence ; mais la distance entre la princesse et le poète n'est pas infranchissable ; une palme d'or envoyée par le roi de Naples à Boccace, qu'il proclame le plus grand poète de l'Italie, arrive à point pour rendre possible le mariage de Boccace et de Béatrice.

On voit que ce canevas, transformé en simple opérette par MM. Henri Chivot et Duru, pouvait aussi bien servir de thème à un opéra de demi-caractère.

C'est probablement ainsi que M. Suppé l'a compris. Sa partition est plus brillante que bouffonne, et, pour dire la vérité, elle ne présente aucun caractère déterminé. On n'y trouve ni les drôleries de l'opérette proprement dite, ni la note sentimentale ou attendrie, que recèle toujours en quelque coin une partition de notre Lecocq ou de notre Offenbach. La majeure partie des vingt-deux morceaux sur lesquels MM. Henri Chivot et Alfred Duru ont écrit leur livret semblent écrits pour les musiques militaires autrichiennes, si élégantes d'ailleurs, et qui donne je ne sais quelle poésie aux vibrations du cuivre. Le rythme ordinaire est un mouvement de valse. Comme compositeur, M. de Suppé ne pense guère qu'à trois temps. De là, d'inévitables ressemblances avec les Strauss et les Farhbach. Somme toute, de l'habileté, de la main, de la correction et de la grâce, mais nulle originalité.

On cite cependant trois morceaux qui se distinguent du reste par une physionomie moins banale : au premier acte, une vieille chanson : "d'abord le cœur sommeille," dont la tournure archaïque a du charme et de la mélancolie ; au second acte, les couplets de Boccace déguisé en petit jardinier : "J'tiens ça de maman, j'tiens ça de papa," aussi agréablement troussés par le musicien que par les paroliers ; et la chanson du tonnellier, "Dans notre bel état," accompagnée d'une manière piquante par le choc curieusement rythmé des marteaux frappant sur les douves."

* *

La symphonie d'adieu d'Haydn.—Nous essayerons de raconter en quelle circonstance cette symphonie fut composée.

L'empereur d'Autriche fit savoir à son maître de chapelle Haydn, que la cassette impériale ne lui permettait plus de garder sa chapelle !

Trente pauvres musiciens se trouvaient congédiés ! Haydn demanda la faveur d'organiser un dernier concert !